

La logique de l'alternance : Friedrich Glauser et Albertine Sarrazin

Prison et littérature

Dès le bulletin Infoprisons no 2 (voir en fin de document), nous publions, une série de textes consacrés aux écrivains de langue anglaise, française, italienne qui ont parlé de la prison, voire connu l'expérience de la privation de liberté, et montré comment la détention peut être vécue de façon très différente, selon la personnalité du détenu. L'auteur, Claudio Besozzi, sociologue et chercheur, travaille actuellement à une thèse consacrée à l'image de la prison dans la littérature.

Dans le bulletin no 9 : Friedrich Glauser et Albertine Sarrazin
Mai 2013

Chez certains auteurs ayant fait l'expérience de la prison, la signification de la peine privative de liberté se construit à partir d'une dynamique, dont le moteur est alimenté par l'alternance entre le dedans et le dehors, entre des tranches de vie passées d'un côté ou de l'autre des barreaux. Emprisonnement et liberté acquièrent un sens à travers la succession temporelle qui les unit, dans la mesure où les deux milieux de vie offrent des contenus qui se complètent par leurs différences et leurs contrastes. En lisant les lettres de Friedrich Glauser ou les romans d'Albertine Sarrazin, on a l'impression que c'est par la prison que la vie en liberté devient désirable, et que cette dernière rend la première attrayante. En toile de fond l'idée de l'évasion, de la recherche d'un monde « autre », que ni la prison ni la vie en société ne sont à même de satisfaire.

Les écrits autobiographiques de Glauser et Sarrazin, chacun à sa manière, mettent à jour une logique de l'alternance qui va de pair avec une vie en marge ou en dehors de la société. Derrière les barreaux, Albertine Sarrazin rêve de ce qui l'attend dehors. Une fois sortie de prison, elle regrette de devoir quitter le calme et la solitude de sa « cellotte ». Friedrich Glauser s'insurge contre l'enfermement qui lui est imposé et anticipe le plaisir de pouvoir manger, dehors, une côtelette avec des petits pois. Une fois dehors, il fabrique des « catastrophes » lui permettant de réintégrer le pénitencier. Pour l'un et pour l'autre, l'écriture n'est possible qu'en prison.

Friedrich Glauser

Morphinomane depuis sa jeunesse, **Friedrich Glauser** (1896 – 1938)¹ est passé au cours de sa vie par toutes sortes d'institutions de prise en charge. Né à Vienne, il perd sa mère à l'âge de quatre ans et doit désormais subir l'intransigeance moralisante de son père, professeur à l'école de commerce de la capitale autrichienne. Après la nomination de celui-ci auprès de la haute école de commerce de Mannheim en 1909, Glauser est confié aux soins de sa grand-mère et interné, après une fugue, dans la maison de correction de Steckborn, en Suisse. Congédié de cette institution après une tentative de suicide, il est admis en 1915 au Collège de Genève, déménage ensuite à Zurich, où il commence des études de chimie qu'il abandonne aussitôt. Plus que les études, c'est la vie artistique de la ville qui l'intéresse. Il fréquente notamment les cercles dadaïstes, dont il partage les excès, et commence à écrire.² En 1918, Glauser est mis sous tutelle à l'initiative de son père, excédé par le mode de vie dissolu³ de Friedrich et par les dettes que son fils lui demande de rembourser. Cette décision marque le début d'un itinéraire institutionnel qui façonnera toute sa vie. À la suite d'un diagnostic de « dementia praecox »⁴, il est interné successivement dans les cliniques psychiatriques de Bel-Air, Münsingen, Burghölzli et Holligen, séjours ponctués par de courtes périodes de liberté, des évasions, des tentatives de suicide, des larcins, de fausses prescriptions médicales pour se procurer de la morphine, dont il est dépendant.

Après deux ans de Légion étrangère, Friedrich Glauser travaille comme plongeur dans un hôtel parisien, comme mineur à Charleroi, avant d'être rapatrié en Suisse en 1925, où il est interné tout d'abord à la clinique psychiatrique de Münsingen, à la prison de Witzwil ensuite. Des périodes de vie en liberté alternent avec des rechutes (des « catastrophes », selon les dires de l'écrivain), des enfermements, des cures de désintoxication. Quand il peut, il écrit, et c'est paradoxalement l'enfermement qui est plus propice à ce genre d'activité. Glauser se bat inlassablement pour que ses talents d'écrivain soient reconnus et aussi pour trouver des moments de calme et de sérénité, lui permettant d'écrire : moments que seul l'enfermement semble pouvoir lui offrir. Il publie ses

¹ Pour la biographie de Friedrich Glauser, voir [Frank Göhre, *Zeitgenosse Glauser, Zürich, Arche, 2. Aufl. 1998*](#); Gerhard Saner, *Friedrich Glauser. Eine Biographie*, Zürich, Suhrkamp, 1998. Cf. aussi les postfaces dans les quatre volumes de „Das erzählerische Werk“, Zurich, Unionsverlag, 2000, l'article de Catherine Cossy dans *Le Temps* du 17 février 2013, et *Quarto* 32, 2011, un numéro de la revue des Archives littéraires suisses dédié à Glauser.

² Cf. à propos de cette période „Dada“ (*Das erzählerische Werk*, I, 67-82).

³ En allemand „liederlicher Lebenswandel“, une expression qui figurait alors dans le Code pénal suisse.

⁴ Ce diagnostic, posé à la clinique de Bel-Air, sera infirmé par la suite. Selon une expertise rédigée au Burghölzli de Zurich, Glauser ne présentait aucun symptôme de maladie mentale. On y soulignait toutefois qu'il était une „personne instable et sans volonté, chez laquelle les sentiments moraux sont peu développés“ (cf. Frank Göhre, op. cit., p. 59).

premières nouvelles, met un point final à son roman Gourrama⁵, rêve de pouvoir vivre de ses cachets, mais ses déboires financiers le ramènent vite à la réalité.

Dans une tentative de retrouver un mode de vie lui permettant de subvenir à ses besoins, il travaille comme jardinier et s'inscrit à l'école d'horticulture à Oensingen, qu'il termine avec succès en 1931. Suivent un nouveau séjour à la clinique de Münsingen, où il commence la rédaction du roman « Le thé des trois vieilles dames »⁶, une tentative de s'établir à Paris comme journaliste et écrivain avec son amie Beatrix Gutekunst, et le retour à Münsingen. Dans cette institution, il rencontre Berthe Bendel, infirmière, avec laquelle il partagera le reste de sa vie. Internements et évasions se succèdent jusqu'en 1936, ce qui n'empêche pas Glauser de rédiger les romans qui feront plus tard sa renommée (« L'inspecteur Studer »⁷, « Le règne des toques »⁸). Grâce à l'appui d'un banquier zurichois, l'écrivain s'établit tout d'abord à Angles, près de Chartres, où il s'occupe d'un petit domaine, il déménage ensuite à La Bernerie (Loire) et enfin à Nervi. En 1938, un jour avant son mariage avec Berthe Bendel, Friedrich Glauser tombe dans le coma et meurt quelques heures après. Une lettre écrite quelques semaines avant son décès fait penser à un suicide :

*« Je ne sais plus quoi faire, [...] je suis fatigué, je ne sais pas si ça vaut la peine de continuer ».*⁹

Ses errances ont pris fin, après une vie passée à se battre avec son père, avec son tuteur et autres représentants de l'autorité, avec les éditeurs qui ne le paient pas assez et pas assez vite. Mais la vie de Glauser est aussi une lutte contre soi-même, contre une insatisfaction et une insécurité qui l'amènent régulièrement à chercher son bonheur dans un « ailleurs » qui n'existe pas. Cette continuelle recherche se reflète dans ses récits¹⁰, dominés par la tension entre le besoin de liberté et la protection maternelle que lui offrent des milieux de vie fermés. Dans les romans policiers¹¹, qui ont assuré sa renommée, Glauser décrit quelques aspects des conditions de vie dans les institutions qui l'ont abrité, la suffisance cynique des représentants de l'ordre, le désarroi des êtres humains de ce côté des murs de la prison ou de l'autre. C'est toutefois grâce à ses lettres¹² que nous pouvons accéder à la logique de l'alternance entre « dedans » et « dehors », dont le rythme a façonné la vie de l'écrivain.

Friedrich Glauser a 22 ans lorsqu'il se trouve derrière les barreaux pour la première fois. Arrêté à Genève pour vol, il est interné à Bel-Air et transféré ensuite à la clinique psychiatrique de Münsingen

⁵ Gourrama, Paris, Gallimard, 2002

⁶ Le thé des trois vieilles dames, Carouge, Éditions Zoe, 2012

⁷ L'inspecteur Studer, Paris Éditions 10/18, 1998

⁸ Le règne des toques, Vevey, Éditions de l'Aire, 1992

⁹ Lettre au rédacteur du „Schweizer Beobachter“, octobre 1938

¹⁰ [Friedrich Glauser, Das erzählerische Werk](#), 4 vol., Zürich, Unionsverlag, 2008. Voir en particulier „Der Sozialist“ (I, 103-113), „Mattos Puppentheater“ (I, 124-131), „Ein Dieb“ (I, 132-165), „Die Begegnung“ (I, 214-225), „Unten“ (II, 9-25), „Ascona“ (II, 83-96), „Morphium“ (II, 177-185), „Aussenseiter“ (II, 186-195), „Störenfriede“ (II, 196-202), „Verhör“ (II, 219-231), „Im Landeserziehungsheim“ (II, 272-287), „Ein Weltuntergang“ (II, 328-345), „Ich bin ein Dieb“ (III, 127-130), „Pech“ (131-134), „Gesprungenes Glas“ (IV, 103-113). À ma connaissance, aucune traduction en français est disponible.

¹¹ Voir en particulier les romans „Gourrama“, „Wachtmeister Studer“, „Die Fieberkurve“, „Matto regiert“, „Der Chinese“, „Krock & Co“. Tous les romans ont été traduits en français.

¹² Friedrich Glauser, Briefe in 2 Bänden, Zürich, Arche, 1988. De ces lettres il n'existe pas de traduction en français.

à cause de sa dépendance à la morphine, mais aussi pour un diagnostic de démence précoce. Dans cette « maison de fous », comme il la définit lui-même, Glauser rêve de liberté :

„Quand pourrai-je de nouveau dormir jusqu'à midi, me prélasser dans une baignoire, soigner mes mains et manger une côtelette de veau avec des petits pois ? Voilà mes désirs les plus matériels, Binswanger, priez pour que je sois délivré de ce purgatoire le plus tôt possible, avant que ça devienne un enfer " 13

La liberté, c'est ce qu'il n'est pas possible d'avoir dans une institution, les petites choses de la vie quotidienne, que Glauser espère retrouver à la sortie. Quelques mois après, tout change, la « côtelette de veau avec des petits pois» semble avoir perdu de son attrait, l'enfer devient un havre de paix :

„Je me suis résigné à mon sort, qui n'est pas aussi épouvantable que je pensais. C'est comme être dans une pension [...] L'exaspération que je ressentais avant a cédé la place à un calme bienfaisant. [...] Je n'ai jamais vécu des moments aussi plaisants auparavant, c'est grotesque, mais c'est comme ça " .14

Mais le calme que lui offre l'institution n'est que de courte durée, l'enfermement devient insupportable. Glauser pose désormais son regard sur ce que la clinique psychiatrique ne peut pas lui donner, la liberté, quelle qu'elle soit. Le désir de quiétude fait place à l'envie d'agitation, au besoin de bouleverser les routines et d'être confronté à l'inattendu. Au-delà des privations que l'institution lui impose, Glauser s'insurge contre le fait d'être considéré comme une chose, d'être réduit à une catégorie par les mots du jargon psychiatrique : un enfermement sémantique faisant disparaître la subjectivité de l'être humain au nom de la science.¹⁵

„[...] Il faut que je sorte d'ici [...] J'ai envie de changement, d'agitation et d'autres choses romantiques que le psychiatre balaye sous le terme de ‚faculté d'adaptation déficiente‘ [...] Je veux de nouveau me sentir comme être humain et non comme un dossier médical rangé dans un tiroir " .16

Glauser ne peut supporter qu'on le traite comme un objet que l'on classe selon une taxonomie dont la logique lui échappe. Ce qu'il comprend c'est l'absurde d'une société qui stigmatise et enferme ceux qui risquent de déranger les bourgeois.¹⁷ Glauser dénonce également la réduction objectivante de tout comportement déviant à des dysfonctions psychiques, faisant fi des significations que les acteurs leur attribuent. Par la recherche de soi-disant causes profondes de comportements en soi banals, la marginalité et avec elle l'exclusion deviennent irréversibles, tout motif invoqué par les acteurs sans

¹³ Lettre à [Robert Binswanger \(19. 1.1919\)](#), journaliste et écrivain (I, p. 43).

¹⁴ Lettre à [Robert Binswanger \(5.6.1919\)](#), psychiatre.

¹⁵ Dans la nouvelle „Morphium“ (Das erzählerische Werk, Bd. 2), Glauser écrit: „J'ai reçu l'étiquette Dementia praecox“ (p. 180).

¹⁶ Lettre à [Grete Rothenhäusler \(1.7.1919\)](#)

¹⁷ Cf. [Das erzählerische Werk, Band II, S. 196ff](#) („Störenfriede“ und „Aussenseiter“). Glauser reprend ici une image utilisée par Tolstoï dans „Résurrection“.

importance. La science oublie ainsi que tout être humain construit sa liberté à partir des contradictions et des inconsistances, de la lumière et des ombres qui lui sont propres :

*„ Affirmer que l'être, dans sa totalité, ne peut subsister que par ses contradictions, peut sembler banal. Pourtant, la lumière n'existe pas en tant que telle, nous ne la reconnaissons que par son opposé, l'obscurité. ... Il en est de même pour l'idée de l'ordre, elle ne peut être appréhendée que par l'existence du chaos".*¹⁸

Glauser s'évade de la clinique de Münsingen, mais il se rend vite compte qu'il n'a fait qu'échanger une cage pour une autre, plus confortable certes, mais qui ne satisfait pas son désir de liberté . Le refuge qu'il trouve à Ascona, chez des amis, se révèle être une forme d'enfermement. Il y trouve la paix, mais pas la vie, telle qu'il se la souhaite. Pas encore prêt à replonger dans un « dehors » dominé par des « bêtes bourgeoises »¹⁹, Glauser fait la navette entre différents refuges, toujours à la recherche d'un ailleurs mythique. Il ne peut pas rester à Münsingen, écrit-il à son père, parce qu'il a l'impression *'d'être enveloppé dans un nuage de plus en plus lourd'*.²⁰

Ascona ne lui convient pas non plus, il se sent seul parmi les amis et rêve d'une solitude que seul l'enfermement peut lui donner. Faute de mieux, il provoque une 'catastrophe' lui permettant de réintégrer le milieu de vie dont il vient de s'échapper. Il vend une machine à écrire appartenant à son ami, vole une bicyclette louée à la gare et se retrouve aussitôt derrière les barreaux. À la suite d'une tentative de suicide, il est transféré à l'hôpital de Berne avant de réintégrer la clinique psychiatrique de Holligen.²¹ Glauser n'est pas dupe, il sait que ces événements sont le fruit de ses propres agissements et reflètent son ambivalence face à l'enfermement. Dans le récit 'Ascona', il avoue ouvertement d'avoir provoqué consciemment son arrestation :

*„Je parle de ces événements pour montrer que quelque chose en moi a voulu provoquer cette catastrophe. Le séjour en prison était certes désagréable, mais il m'a apporté un certain soulagement. Il serait exagéré de parler de bonheur intérieur, mais je ne vois pas d'autre explication à ce qui m'arrive, à ce besoin de catastrophes. J'ai cherché la souffrance, inconsciemment, comme si une partie de moi-même en avait besoin. J'ai parfois l'impression d'avoir besoin de la souffrance pour rétablir une relation étroite avec la vie et le destin".*²²

Ces lignes, rédigées vingt ans après les événements susmentionnés, ne sauraient mieux expliquer la dynamique de l'alternance qui structure la vie et l'œuvre de l'écrivain. Loin d'être une simple

¹⁸ „Störenfriede“, dans: Das erzählerische Werk, Bd.II, p. 201-202

¹⁹ Lettre à [Grete Rothenhäusler \(juillet 1919\)](#)

²⁰ Lettre à [Charles Glauser \(16.9.1919\)](#)

²¹ Voir à ce propos „Ein Dieb“, [Das erzählerische Werk, Bd. I, p. 132ff](#)

²² [Das erzählerische Werk, Bd. II, S. 96](#)

reconstruction littéraire de la réalité ou un résidu mal digéré du discours psychanalytique, l'aveu de Glauser dépasse l'anecdote biographique pour nous conduire au cœur de la nature humaine, où bien-être et souffrance ne s'excluent pas, mais se rejoignent. En prison ou dans toute autre institution fermée, les deux catégories – bonheur et malheur – ne font qu'un, même si décalées dans le temps et dans le vécu de l'acteur. Lorsque Glauser écrit que :

*„En fait, je n'ai jamais été heureux qu'en prison ou dans une maison de fous“*²³,

le bonheur de la prison est à la fois dans le présent et dans l'avenir : présent en tant que protection, calme, solitude ; avenir en tant que lieu permettant des rêves de liberté. C'est donc l'alternance qui donne un sens aux deux catégories. C'est le plaisir de s'imaginer la liberté, de s'enivrer à l'idée de ce qu'elle représente, sans devoir y être confronté, d'anticiper l'agitation et l'effervescence du monde, tout en jouissant d'un environnement qui le met à l'abri des soucis et responsabilités de la vie quotidienne. À ceci s'ajoute une autre logique, qui vient renforcer la première et, en quelque sorte, l'explique : comme la liberté appelle l'enfermement, l'angoisse de la liberté ouvre la voie à la morphine, de laquelle Glauser est dépendant. Mais si la logique de l'alternance peut encore être mise en relation avec des processus plus ou moins conscients, la dépendance à la drogue s'impose à lui et échappe à tout contrôle :

*„Oui, la morphine s'est encore une fois emparée de moi... Douce et sournoise, cette poudre blanche tend ses bras vers celui qui en a goûté. Au-delà du sentiment de plaisir ne reste qu'une contrainte accablante : sans la piqûre habituelle, je ne suis qu'un demi-homme, je ne suis plus un être humain. Un chiffon abandonné sur une chaise a plus de volonté qu'un morphinomane sans morphine. Si j'en parle ici, c'est que cela explique tout au moins en partie mon comportement à Ascona. J'avais été accueilli on ne peut plus chaleureusement par mes amis, et après à peine deux mois, je rêvais de solitude.“*²⁴

La réalité ne tarde toutefois pas à reprendre le dessus et le carrousel continue sa ronde. Après s'être évadé de la clinique de Holligen, Glauser trouve refuge chez des amis, avant d'être admis au Burghölzli de Zurich. Relâché, il retombe aussitôt dans le cercle vicieux de la morphine et s'enfuit chez son père à Mannheim, avant de s'enrôler dans la Légion étrangère : pas une prison ni un asile, certes, mais un milieu qui présente, selon Glauser, certaines ressemblances avec des lieux d'enfermement.²⁵ Deux ans après, réformé à cause de sa santé défaillante, il essaie de s'établir à Paris.²⁶

²³ [Morphium, EW 2. Bd., p. 184](#). Dans le roman *Gourrama*, décrivant sa vie à la légion étrangère, Glauser écrit: „Enfin la peur a disparu et fait place à une satisfaction tranquille, à la joie d'être seul. On n'a plus besoin ici de faire face à ses responsabilités, il suffit de se laisser pousser“. (p. 199).

²⁴ „Ascona. Jahrmarkt des Geistes“, dans: *Das erzählerische Werk*, Bd. II, p. 89-90.

²⁵ Le séjour de Glauser dans la légion est au centre du roman [„Gourrama“ \(Zürich, Unionsverlag, 2007\)](#)

²⁶ Voir à ce propos les nouvelles [„Unten“ \(EW, 2. Bd., S. 9ff\)](#), [„Ich bin ein Dieb“ \(EW, 3. Bd., p. 127ff\)](#) et [„Im Dunkel“ \(EW, 3. Bd., p. 200ff\)](#).

C'est dans la Ville lumière qu'a lieu un évènement anodin en apparence, mais significatif de la façon de laquelle l'écrivain donne un sens à ses agissements. Plongeur dans un hôtel parisien, Glauser vole cent Francs du porte-monnaie de son chef, que celui-ci avait laissé traîner dans la cuisine. Il est devenu, dit-il, un voleur :

„Ce qui me vint à l'esprit en un premier temps fut un prétexte pour justifier mon méfait... Certes, ma peur augmentait de plus en plus, mais elle avait désormais une raison. Je pouvais être arrêté et amené en prison, mais je m'en foutais. Je savais au moins la direction vers laquelle orienter ma peur.... Je suis convaincu que les voleurs occasionnels, lorsqu'ils passent à l'acte, ne pensent pas au profit qu'ils peuvent en tirer. Ils agissent par instinct, poussés par la grande peur qui habite tout le monde, qui attend le moment de se manifester, de trouver un motif qui la justifie, d'avoir un méfait pour la nourrir».²⁷

L'argumentation de Glauser n'est pas banale. La peur n'est insupportable que si elle diffuse, sans objet. On peut y faire face lorsqu'elle a un motif, une circonstance qui la justifie et sur laquelle elle se focalise. Voler ou commettre tout autre acte contraire à la loi, c'est donner à la peur un prétexte concret, réel – ici l'arrestation et la prison – pour se manifester. Par conséquent, la prison, dans la mesure où elle suscite la peur, perd son effet dissuasif parce qu'elle canalise la peur dans une direction déterminée : un paradoxe qui n'empêche pas Glauser de chercher des excuses et de justifier son acte. Pour neutraliser sa responsabilité, l'écrivain se sert – ici et dans d'autres occasions – de deux stratégies. La première consiste à percevoir tout méfait comme le fruit de circonstances particulières, issues des hasards de la vie et indépendantes de la volonté de l'acteur. La deuxième passe par une généralisation des causes profondes (dans ce cas la peur diffuse) de tout méfait, voire par une universalisation des tendances criminelles (tous les hommes sont des voleurs en puissance). Mais nous reviendrons plus loin sur ce point central de la Weltanschauung de Glauser. Suivons-le pour le moment dans ses errances, qui l'amènent de Paris en Belgique, où il travaille dans les mines de charbon de Charleroi. Après une nouvelle tentative de suicide, Glauser est rapatrié en Suisse et interné dans la clinique psychiatrique de Münsingen, avant de faire l'objet d'un internement administratif au pénitencier de Witzwil. Le voilà revenu sur ce nuage de coton qui à la fois l'enveloppe et l'exclut, le brime et le protège, le calme et l'exaspère :

„Ça va plus ou moins, je me suis adapté autant que possible à la vie ici. Et quand ça ne va pas, je me retire dans le royaume de mes rêves, depuis toujours ma bouée de sauvetage [...] La solitude est parfois difficile à supporter et j'attends avec impatience les mots venant de l'extérieur “.²⁸

„Ici la vie continue dans sa constante monotonie [...] Ce qui est affreux, c'est de sentir passer le temps, sans pouvoir faire quelque chose d'utile. Pour quelques moments enrichissants, combien d'heures de grisaille et de vide, combien de jours et de semaines décourageantes, pendant lesquelles je ne cesse de me

²⁷ „Unten“, dans: Das erzählerische Werk, Bd. 2, p. 24.

²⁸ Lettre à [Max Müller \(12.7.1925\)](#)

demander ce que peut bien m'apporter ce temps gaspillé . Réfléchir sur soi-même ? Je dois creuser très profond pour atteindre des sources rafraîchissantes. Il faut que j'oublie tout ce qui m'était cher jusqu'à maintenant, et que je me débarrasse de ce sentiment insupportable de vide et d'inutile ".²⁹

La prison trace une ligne, physiquement perceptible, entre un « dedans » et un « dehors », définissant ainsi deux milieux de vie distincts. À celle-ci se superpose la démarcation entre le corps et l'esprit, entre la vie intérieure et la vie extérieure. Le « *royaume des rêves* » dont parle Glauser, est situé quelque part, à l'intersection de champs sémantiques, dont la signification change avec le temps et les milieux de vie qui les produisent : un monde intérieur qui vit de l'écho des voix lui parvenant de l'extérieur. L'inutilité de ce temps en dehors du temps caractérise à la fois l'enfermement et son incapacité à en profiter pleinement : il perd le temps, dont il ne dispose pas lorsqu'il est dehors. L'objet de son insatisfaction oscille constamment entre les circonstances défavorables et sa propre personne.

De son séjour à Witzwil, Glauser a des souvenirs qui vont au-delà de l'agacement provoqué par l'enfermement. Il a dû y trouver quelque chose de plus que l'atmosphère ouatée de la clinique psychiatrique, ne serait-ce que le fait de ne pas être constamment confronté avec toute sorte d'étiquetage pseudo scientifique. À ceci s'ajoute une bonne relation avec le directeur Kellerhals, dont il fait état dans la nouvelle 'Morphium' :

« Je ne peux pas dire que cette année à Witzwil m'a été nuisible. J'ai fait connaissance avec une personne extraordinaire, le directeur Kellerhals, qui accomplit un travail ingrat avec une bonté inouïe ». ³⁰

Dans „Ein Dieb“, Glauser dit de Witzwil:

„À Witzwil, ce n'est pas si mal. On mange bien, et le travail aussi. On dirait une maison de repos“. ³¹

Mais ces aspects positifs n'effacent pas la souffrance, l'enfermement l'écrase et le fait rêver, non de la liberté d'une vie à l'extérieur de la prison, mais de cette liberté absolue que seulement la mort ou la folie sont à même d'offrir. Le désir du néant, d'un état d'inconscience proche de celui des objets inanimés, prend encore une fois le dessus :

„Ne plus rien voir, ne plus rien voir. Partout l'obscurité, aucun espoir... Pourquoi me refuse-t-on d'être une chose ? Pourquoi dois-je agir et subir les agissements des autres ? Pourquoi ne suis-je pas une pierre ou de la terre ? Exister un court moment, et se désagréger sans douleur “. ³²

²⁹ Lettre à [Max Müller \(8.11.1925\)](#).

³⁰ „Morphium“, dans: Das erzählerische Werk, Bd. 2, p. 182

³¹ „Ein Dieb“, dans: Das erzählerische Werk, Bd. 1, p. 139

³² „Ein Dieb“, dans: Das erzählerische Werk Bd. 1, p. 145/154

Glauser restera une année à Witzwil. À la sortie, sur conseil du directeur de l'établissement, il suit une formation de jardinier et se retrouve dans un monde qui ne lui fait pas de cadeaux, dans une vie dont le rythme lui rappelle celui de la prison. C'est le 'retour à la prison du travail quotidien'.³³ La liberté lui apparaît parfois comme un 'chaos' difficile à maîtriser, parfois comme le prolongement d'une dépendance, d'un manque d'autonomie :

*„Je suis profondément déprimé ; je me sens à la merci des autorités, de l'État, d'une bureaucratie occulte, de magistrats, ce qui nourrit en moi le désir de me cacher quelque part “.*³⁴

*„Le travail, c'est la même chose qu'à Witzwil, il faut tout le temps se dépêcher [...] En janvier j'ai eu droit à la visite de mon tuteur, ça me lève le coeur quand je pense aux ragots moralisateurs de ce gros lard [...] Ma lettre n'est peut-être ni claire ni cohérente. Mais lorsqu'on redécouvre la liberté après 24 mois d'enfermement, il faut venir à bout de nouvelles impressions et se réhabituer à beaucoup de choses. Il faut quelque temps pour maîtriser ce chaos “.*³⁵

Il se peut toutefois que cette confusion soit enfouie en lui-même, une hypothèse que Glauser formule, après un nouvel internement à la clinique de Münsingen, dans une lettre adressée à Max Müller, le psychiatre de l'établissement. Avec beaucoup de clairvoyance, l'écrivain y décrit en détail la logique de l'alternance, la mise en scène des catastrophes, le besoin d'un enfermement qui le protège et lui permet de rêver de liberté, la tendance à mettre tous ses déboires sur le dos d'autrui :

*„J'ai toujours essayé de m'apaiser par des excuses et en attribuant les fautes aux autres. En fait, c'est moi-même qui suis à la source de toutes mes déceptions et de toutes mes souffrances. Ma faiblesse de caractère et mes aveuglements : voici les seules et uniques causes de ma dépravation “.*³⁶

*„Je ne reproche rien à personne, je pense souvent qu'il aurait été mieux pour moi de ne pas être né. En ce monde, il n'y a pas de place pour des êtres dépourvus de volonté “.*³⁷

*„Je ne veux pas admettre que l'analyse ait changé quelque chose, que je ne réussis plus à provoquer consciemment des catastrophes, de me retrouver en prison ou dans une maison de fous, les bras croisés, de me considérer comme un martyr».*³⁸

³³ „Der Sozialist“, dans op.cit., p. 108

³⁴ Lettre à [Max Müller \(22.6.1926\)](#)

³⁵ Lettre à [Max Müller \(27.6.1926\)](#)

³⁶ Lettre à [Charles Glauser \(14.2.1926\)](#)

³⁷ Lettre à [Charles Glauser \(11.6.1926\)](#)

³⁸ Lettre à Max Müller (24.7.1929)

[...] En fait, il serait temps qu'une catastrophe me tombe sur la tête, mais ça ne fonctionne pas, bien que je ressente un désir ardent d'être à Witzwil ou à Münsingen et de jouir de nouveau de l'irresponsabilité qui se cache derrière mon besoin de repos ".³⁹

Le pendule des sentiments oscille entre deux extrêmes, comme si la plage intermédiaire n'existait pas. Glauser, qui entre-temps a commencé une psychanalyse, passe sans solution de continuité de la diatribe contre la société et ses représentants à l'autoflagellation, de la critique à la „machinerie sociale“ qui l'écrase au dénigrement de sa personne. Les discours moralisants de son tuteur et de la bourgeoisie bien-pensante le rendent fou, mais la folie est belle : cette folie qui lui donne accès à ce nuage moralement neutre qu'est l'hôpital, « île du silence et du calme », où personne ne le considère responsable de sa maladie. Les murs ne le dérangent pas, des murs – physiques, symboliques – il y en a partout, même dans des endroits où l'on s'y attend le moins. Pourquoi donc vivre en liberté, si on ne peut pas en profiter ? Pour Glauser la seule issue consiste désormais à « s'échapper du temps ». Le temps est surtout le passé, son enfance, la mort de sa mère et le souvenir du père dominant, source de tous ses malheurs :

„C'est la présence écrasante de mon père qui m'a poussé à assumer un rôle féminin... J'essayais de m'affirmer par des voies détournées, de regagner l'attention de mon père en provoquant des catastrophes et cette manie des catastrophes est restée en moi. N'étant pas une personne criminelle, la drogue me permettait de créer constamment de nouveaux conflits, dans lesquels je jouais le rôle du souffre-douleur. Plus tard, c'est la société qui a pris à mes yeux la place du père. J'étais quelqu'un qui cherchait la souffrance. Au fond, je n'ai été content qu'en prison ou dans une maison de fous ». ⁴⁰

Les internements se poursuivent à intervalles réguliers, la plupart du temps à cause de fausses prescriptions médicales. Remis en liberté, Glauser cherche alors son bonheur en dehors de la Suisse : Angles, La Bernerie, Nervi, sont les étapes de sa recherche d'un ailleurs qui lui permettrait de ne penser qu'à l'écriture. Peu à peu, le contraste entre dedans et dehors s'estompe, prison et liberté deviennent dans ses lettres les éléments interchangeable d'une vie forgée par le destin, dont la valeur ne saurait être mesurée à l'aide de critères objectifs et absolus. Ceci lui permet de survivre et de s'identifier avec les chemins tortueux qu'il a suivis et avec des expériences de vie inaccessibles aux conformistes :

„J'ai été enfermé longtemps, même la légion était une prison. Mais j'ai vécu plus intensément, j'ai appris beaucoup plus de ceux qui ont toujours joui de la liberté. Au fond, ils sont davantage enfermés que je l'ai été“ . ⁴¹

³⁹ Lettre à [Max Müller \(24.7.1929\)](#)

⁴⁰ „Morphium“, dans: Das erzählerische Werk, Bd. 2, p. 183-184

⁴¹ Lettre à [Berthe Bendel \(12.10.1933\)](#)

*„Votre vie a été aussi difficile que la mienne ? J'avoue que cela n'est pas forcément mauvais, on apprend toutes sortes de choses, on voit la vie différemment et on a son mot à dire lorsqu'il est question des revers de l'existence“.*⁴²

*„ Que veux-tu, ce n'est pas donné à tout le monde de suivre le droit chemin, il y en a d'autres... Que serais-je devenu, si j'avais suivi les traces de mon père? Un enseignant quelconque, avec des ambitions littéraires. Je n'ai rien contre ces gens, ils ont sans doute une vie difficile, mais ce n'est pas mon chemin et je n'y peux rien. Les années à venir diront si j'ai raison. [...] Je ne crois pas que les hommes agissent de leur plein gré, j'en ai trop vu, mais nous continuons à attribuer à nos congénères une liberté d'action dont ils ne disposent pas“.*⁴³

Si des hommes s'égarèrent, ce n'est pas leur faute, et ceux qui restent dans le droit chemin, ils ne l'ont pas choisi. Selon Glauser, ce n'est pas la volonté des individus qui décide de la direction à prendre, mais des forces externes au contrôle individuel. Il n'y a pas d'être humain meilleur ou pire qu'un autre et tous sont des criminels en puissance :

*„Ce qui m'a le plus aidé au cours de l'analyse, c'est d'avoir compris que la contestation de l'état de choses existant n'est d'aucune utilité et que nous tous sommes, inconsciemment et à différents degrés, des criminels. Si nous n'utilisons pas ce savoir comme une excuse commode, mais en tirons les conséquences, il n'y a aucune raison de considérer les criminels avec mépris, comme le faisait le vieux directeur. Ces gens devraient plutôt admettre que leur vie sans tache est tout simplement le fruit du hasard “.*⁴⁴

*„Dans notre société disciplinée, les ‚pulsions criminelles‘, pour parler en termes scientifiques, sont tellement refoulées que les gens, décontenancés par des crimes inexplicables, s'identifient avec leur auteur et aimeraient pouvoir agir aussi adroitement“.*⁴⁵

D'un coup de baguette magique, Glauser efface la ligne qui sépare les bons des mauvais, ceux qui sont dedans de ceux qui sont dehors. Après avoir essayé de construire son identité à partir de sa marginalité et de son exclusion, il s'inclut ici dans un genre humain indifférencié, dont le devenir est déterminé par le hasard. Le libre-arbitre n'est qu'une chimère, que la science pose comme un fait et que le droit utilise pour justifier la punition. Dans la nouvelle « Störenfriede », Glauser compare la justice à « une vendeuse à la grosse poitrine, déguisée en matrone grecque pour un bal costumé » qui prétend pouvoir établir un juste équilibre entre le crime et la peine :

⁴² Lettre à [Leni Wollschleger](#) (24.12.37)

⁴³ Lettre à [Martha Ringier](#), 29.11.38

⁴⁴ Lettre à [Otto Kellerhals](#), directeur du pénitencier de [Witzwil](#), 10.3.37

⁴⁵ Lettre à [Martha Ringier](#), 2.3.36

*„Un crime, qui se passe en une seconde, serait ainsi compensé par des mois ou années d'enfermement en une cellule de quelques mètres carrés... Un tel droit n'a rien à faire ni avec la justice ni avec la vérité, il est plutôt l'expression d'un désir détestable de fouiner“.*⁴⁶

Il ne s'agit pas tant de savoir pourquoi quelqu'un commet des crimes, mais plutôt de découvrir les raisons pour lesquelles il y a des gens honnêtes et respectueux des lois. Par ailleurs, des peines à vocation ré-éducatrice ne servent pas à grande chose, poursuit Glauser, car la plupart des délits relèvent de situations uniques. Quoi qu'il en soit, la critique de la justice ne fait pas disparaître l'ambiguïté qui le déchire :

*„Ces derniers temps, j'ai toujours le même rêve qui me ourmente. Je rêve que je suis en prison et je rêve que je suis libre, et quand je me réveille, je suis heureux de me retrouver derrière les barreaux. [...] Quelque chose en moi, dans mon inconscient, est ravi de pouvoir vivre au jour le jour, sans aucune responsabilité. [...] Et pourtant, je n'en veux plus de cette vie, j'aimerais vivre de nouveau comme un être humain et non comme un poisson rouge qui se cogne le nez contre la vitre de son bocal [...] Si vous saviez avec quelle intensité je désire parfois revenir à l'époque pendant laquelle je n'allais vraiment pas bien “.*⁴⁷

Il ne s'agit donc plus, pour Glauser, de choisir entre liberté et emprisonnement, mais bien entre la torpeur tranquille de l'irresponsabilité et la souffrance qui va de pair avec une vie en dehors du bocal . Si la prison et l'institution psychiatrique brisent les détenus, ce n'est pas en raison des privations qu'elles leur imposent, mais bien par le sentiment de sécurité et une apparence de bien-être sans souci qui vont de pair avec la privation de la liberté. Or, la vie, la vraie, a lieu à l'extérieur de l'aquarium, dans un milieu, où il n'est pas possible de faire l'économie de la souffrance :

*„Je vis dans un environnement qui brise les gens, on n'est pas comme dehors, on devient un autre homme, on a le cafard, on a perdu l'assurance, les murs de brique et les barreaux nous empêchent de respirer. Mon Dieu, plutôt être dehors et crier famine [...] plutôt que de s'empiffrer ici dedans “.*⁴⁸

Une fois dehors, dans le tourbillon de cette vie dont il était nostalgique, Glauser se rend compte que les poissons rouges éprouvent de la difficulté hors de l'eau tiède et rassurante de l'aquarium. Et c'est la faute à l'aquarium. Encore une fois, Glauser – à tort ou à raison, peu importe – rejette le blâme à la fois sur la société qui lui fait obstacle, et sur les conséquences d'un internement qui a trop duré et qui l'a rendu incapable de s'affirmer :

⁴⁶ Störenfriede, dans: Das erzählerische Werk, Bd. 2, p. 199

⁴⁷ [Lettre à Rudolf Humm \(13.12.35\)](#)

⁴⁸ [Lettre à Berthe Bendel \(22.10.1933\)](#)

*„Ce qui m'inquiète, c'est de constater que j'ai perdu toute confiance dans mes relations avec autrui, que je me sens crispé, puéril, dans tout ce que j'entreprends [...] Après une longue période d'internement, l'assurance presque instinctive s'en va au diable. On réfléchit et on réfléchit, jusqu'à ce que tout soit emmêlé et incohérent“.*⁴⁹

Les problèmes qu'il rencontre lorsqu'il est en liberté produisent l'enfermement, l'enfermement génère les problèmes auxquels il doit faire face à la sortie : Glauser est empêtré dans un cercle vicieux dont il ne voit pas l'issue. La réflexion dans laquelle il s'engage ne porte qu'à confusion, dans la mesure où penser la liberté signifie remettre en question son existence dans la réalité de la condition humaine. Sa définition ne peut se faire que par la négation, par l'expérience de la privation. Le cauchemar de Glauser : se réveiller en liberté et se rendre compte que les problèmes qui l'accablent l'ont suivi :

*„Curieusement, des catastrophes comme la guerre ou la fin du monde me font moins peur que les dangers enfouis dans moi-même. C'est gênant. Les autres dangers constituent quelque chose d'inévitable, avec lesquels on peut composer. Mais les conflits non résolus, que l'on traîne avec nous, la panique que génère chez moi toute intervention étatique, sont plus difficiles à maîtriser“.*⁵⁰

Certes, le recours à la raison pourrait constituer un moyen pour se tirer d'affaire, mais « la raison est une couche très mince », ⁵¹ qui risque de s'effondrer à chaque obstacle, ancien ou nouveau. Mieux vaut en finir définitivement, car seule la mort réussit à concilier liberté et sérénité :

*„La bougie vacille ; Lös fixe longuement la flamme. Elle lui apparaît comme un prisonnier, qui se tient debout, les jambes ligotées, en balançant désespérément le haut du corps à droite et à gauche pour se libérer. Mais la libération est proche : la bougie est consommée ; la flamme, délivrée, disparaît dans l'obscurité. La nuit sans sommeil peut commencer, la lumière ne pourra plus entraver le cours des pensées«.*⁵²

La veille de son mariage avec Bertha Bendel, Glauser s'écroule et tombe dans le coma. Il décède le matin suivant. Suicide ou mort naturelle ? On ne le saura probablement jamais.

⁴⁹ Lettre à [Martha Ringier \(26.3.36\)](#)

⁵⁰ Lettre à [Martha Ringier, 6.2.36](#)

⁵¹ Lettre à [Martha Ringier, 23.3.36](#)

⁵² Gourrama, p. 232

L'étoile filante : Albertine Sarrazin

La vie d'Albertine Sarrazin (1937 - 1967)⁵³ n'aura duré que trente ans : une étoile filante, décédée à la suite d'une erreur médicale au moment même où le succès de ses romans laissait présager un avenir plein de promesses, après une traversée du désert commencée à sa naissance. Déposée au Bureau de l'assistance publique d'Alger, Albertine est adoptée par une famille aisée (le père adoptif est médecin de l'armée), avec laquelle elle déménage quelques années plus tard à Aix-en-Provence. Dès son enfance, « un paquet de lambeaux tristes »,⁵⁴ domine chez elle le sentiment d'être étouffée par la banalité de la vie que ses parents lui offrent. Un père dominant, une mère soumise, des querelles interminables : Albertine rêve de se sauver, « de partout, de tout »,⁵⁵ et emprunte des raccourcis à la recherche d'une vie « autre ». En 1952, ses parents, dépassés par son comportement, la placent au Refuge du bon pasteur de Marseille, à la fois « boîte de malheur »⁵⁶ et « source d'enrichissement ».⁵⁷ C'est dans cette institution qu'Albertine, âgée de quinze ans, rédige les premiers textes, des ébauches de romans,⁵⁸ et rêve de devenir une grande écrivaine. L'écriture devient pour elle « une évasion par le haut ». ⁵⁹ Une année après, elle s'enfuit du Bon Pasteur et monte à Paris. Commence alors une vie de clandestinité, façonnée par les « planques » que le hasard des rencontres lui offre et dont elle connaît le prix. Albertine s'arrange comme elle peut, tout en saisissant au vol toute opportunité de croquer dans la vie à pleines dents. Elle retrouve « la joie et le rythme de vie du dehors », brise tous les interdits : elle se prostitue, vole, boit, navigue dans un milieu fait de filles « gorgées d'alcool et de sperme » et d'hommes « dominants, à la sauvage intelligence ». ⁶⁰ La même année, à la suite d'un hold-up manqué dans un magasin de confections, Albertine et son amie Émilienne sont arrêtées et incarcérées à Fresnes après quelques mois de liberté, pendant lesquels « nous avons tout connu de ce qui veut s'appeler vivre : émotions fortes, chance, argent, dèche, joies, peines, plaisirs, ennui ». ⁶¹ Le passage est brutal, Albertine sent la menace d'une lourde condamnation peser sur elle, des pensées suicidaires la poursuivent. Condamnée en 1955 à sept ans de prison, Albertine est transférée à la prison-école de Doullens, où elle poursuit des études littéraires et d'où elle s'évade deux ans après, en sautant d'un rempart de dix mètres. Blessée au pied, elle est recueillie sur la route par un passant, Julien Sarrazin, un voleur qui deviendra plus tard son mari. Ensemble, ils mènent une vie d'aventure et de cambriolages, interrompue régulièrement par des séjours en prison : à Amiens, à Soissons et à Versailles, où Albertine commence la rédaction de son premier roman, « La cavale ». Libérée en 1963, elle retombe pour le vol d'une bouteille de whisky et retourne en prison pour quatre mois. Ce sera son dernier séjour derrière les barreaux. « La cavale », publié en 1965 par J.-J. Pauvert, lui vaut un énorme succès.

⁵³ Sur la vie d'Albertine Sarrazin, voir les biographies de Josane Duranteau (Albertine Sarrazin, Paris, Éditions Sarrazin, 1971) et de Jacques Layani (Albertine Sarrazin. Une vie, Paris, L'Archipel, 2001).

⁵⁴ Albertine Sarrazin, *La traversière*, Paris, J.-J. Pauvert, 1966, p. 129

⁵⁵ *La traversière*, p. 130

⁵⁶ A. Sarrazin, *Journal de Fresnes*, Paris, Juillard, 1976, p. 106

⁵⁷ Cf. „Les cahiers verts“, dans A. Sarrazin, op. cit., p. 83

⁵⁸ Cf. Le „Roman sans titre“ dans A. Sarrazin, op. cit., p. 48 et suiv.

⁵⁹ A. Sarrazin, op. cit., p. 8

⁶⁰ Op. cit., p. 93

⁶¹ Op. cit., p. 114

Suivront « L'astragale » (1965) et « La traversière » (1966), qui vont faire la célébrité d'Albertine Sarrazin, capable désormais de vivre de son écriture. En 1967, elle est hospitalisée pour une opération chirurgicale à laquelle elle ne survivra pas. Après sa mort, c'est Julien, son mari, qui se chargera de l'édition de ses œuvres posthumes, notamment les « Poèmes », les « Lettres à Julien », le « Journal de prison » et les « Lettres de la vie littéraire ».

Dans « L'astragale »⁶², Sarrazin raconte sa vie à Paris, l'évasion de la prison de Doullens, la rencontre avec son futur mari Julien, la vie dans la clandestinité et leur arrestation. Si la prison n'est pas au centre de ce récit, elle joue quand même un rôle important dans la mesure où la privation de la liberté (passée ou attendue) devient l'aune auquel vient se mesurer la liberté dont Albertine jouit à l'extérieur des murs. Il y a dans ce récit un va-et-vient continu entre le dedans et le dehors, que ce soit du point de vue de la narration ou par rapport au langage utilisé. D'une part, la description de la vie en liberté est entrecoupée de souvenirs de la prison, de l'autre, c'est le langage de la prison qui est utilisé pour décrire la liberté et vice-versa. Chez Sarrazin, l'alternance devient en quelque sorte une fusion, par laquelle les deux mondes s'interpénètrent et coexistent.

Ceci s'explique en partie tout au moins par le fait que la liberté dont jouit Albertine après son évasion est une liberté sui generis. Recherchée par la police, handicapée par sa blessure au pied, elle est obligée de vivre dans la clandestinité, en passant de cachette en cachette, à la merci de ceux qui veulent bien l'abriter :

*« Mon destin était désormais de passer d'un lit à une banquette de voiture, d'une banquette à un lit, d'être posée, trimbalée où le voudraient des hommes fraternels et étrangers, qui ne me devaient rien et à qui je devais emprunter. Et, loin d'être gênée, je me sentais frustrée, maussade, j'avais des exigences muettes : tout m'est dû, mais j'aime prendre moi-même. Je ne peux plus prendre, et je ne sais pas, je ne dois pas chercher à savoir ce que l'on veut me donner. ... Une vie s'était constituée, depuis mon arrestation : pendant des années, je l'avais laissée germer, joyeusement absurde, naïve et dégueulasse. Dans cette vie-là, on n'était jamais enlevé, câliné, évadé ; on se tenait debout, dans le noir des cages du panier à salade, ou assis sur le dur des lattes de bois. Mais dans cette vie, quand même, on pouvait gambader, en secret sur le jalon certain de chaque journée. Ma liberté neuve m'emprisonne et me paralyse ».*⁶³

Sont réunis dans ce passage la plupart des thèmes qui constituent le noyau des romans de Sarrazin. Il y a tout d'abord le désir d'autonomie, d'indépendance, de prise en main de son propre destin, au-delà des restrictions que la vie en société impose. Ce qui importe, ce n'est pas d'avoir ou de recevoir, mais de « prendre ». Or, la clandestinité crée des dépendances qui enlèvent à la liberté retrouvée sa saveur, elle doit accepter ce qu'on veut bien lui donner. Deuxième thème : la nostalgie exacerbée d'une vie façonnée par la routine de l'enfermement, « dégueulasse », certes, mais offrant à qui le veut bien des

⁶² L'astragale, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1965

⁶³ L'astragale, p. 34

plages secrètes aux randonnées de l'imagination. Loin de souscrire aux plaisirs de la liberté de l'esprit glorifiée par d'autres auteurs, Albertine Sarrazin ne fait qu'exprimer ici une certaine nostalgie douce amère pour ce que la prison lui offrait, pour cette vie « autre » de laquelle elle s'est évadée. Si elle admet que l'emprisonnement permet à l'esprit de s'échapper (notamment par le biais de l'écriture), il est tout aussi vrai que la routine de la prison l'enrobe jusqu'en dehors des murs, tout en changeant de signification :

*« La taule me cernait encore : je la retrouvais dans des réflexes, des tressaillements, des sournoiseries et des soumissions dans les gestes. On ne se lave pas du jour au lendemain de plusieurs années de routine chronométrée et dissimulation constante de soi. Lorsque la carcasse en est libérée, l'esprit, qui était, jusque-là, la seule échappatoire, devient au contraire l'esclave des mécanismes ; l'humilité que l'on feignait devient gêne réelle ».*⁶⁴

La nuance n'est pas négligeable. La prison reste présente à l'extérieur et continue à façonner ses réactions, mais ce qui était le fruit d'une routine factice derrière les barreaux donne lieu à des sensations plus profondes et plus réelles. Une fois le corps libéré, c'est l'esprit qui reste captif et qui, en tant que tel, projette des images de la prison sur son nouvel entourage. C'est par ce biais que Sarrazin multiplie dans « L'astragale » les recoupements entre le monde carcéral et la vie en liberté :

*« Les soirs où je monte me coucher avec les nerfs qui grouillent et le regret d'avoir changé de prison, je m'enferme à double tour : ça me console et me libère, de boucler moi-même la porte de ma geôle ».*⁶⁵

*« Ce dimanche existe, gris et bavard : il faut le tirer comme ceux de la Centrale, bouche close et souriante, oreille ouverte et complaisante... »*⁶⁶

*« J'avais l'impression de faire l'amour en taule, menacée par les judas, étalée dans une toute petite surface et un tout petit temps : une flaque, un îlot de temps ».*⁶⁷

Au-delà des ressemblances entre le dedans et le dehors que le langage de Sarrazin se plaît à souligner, il y a d'autres liens, bien plus réels, auxquels elle doit faire face. Par la clandestinité de sa situation, Albertine (alias Anik)⁶⁸ n'a de contact qu'avec le même genre de personnes avec lesquelles elle partageait sa vie en prison : ce qui donne à la fusion entre dedans et dehors une dimension encore plus concrète :

*« Depuis mon évasion, je ne côtoie que des ex-taulards, des repris et non-repris de justice ».*⁶⁹

⁶⁴ L'astragale, p. 51-52

⁶⁵ L'astragale, p. 81

⁶⁶ L'astragale, p. 107

⁶⁷ L'astragale, p. 121

⁶⁸ C'est le nom que Sarrazin se donne dans le roman.

⁶⁹ L'astragale, p. 107

Troisième et dernière dimension de cette interpénétration entre le dedans et le dehors : l'attente. Dans sa cellule, Albertine attend de pouvoir sortir ; dans sa chambre, elle attend que Julien, son amant, veuille bien lui rendre visite. Et dans les deux cas, la rupture de l'attente prend la forme d'une évasion : au sens propre du terme, lorsqu'elle saute en bas du mur de la prison, au sens figuré lorsqu'elle sort de sa cachette pour aller chercher Julien et le convaincre de lui faire partager sa vie de cambrioleur. Commence alors une existence, une vraie, dans laquelle liberté et enfermement se présentent comme une continuité logique, comme éléments indissociables et irréversibles d'un mode de vie fait de l'une et de l'autre, sans solution de continuité. Ce qui importe, ce n'est plus tellement le fait de franchir les portes de la prison (dans un sens comme dans l'autre), mais le moment de ce passage :

« Je me moque de retourner en taule, mais, aujourd'hui, ce serait trop absurde... aujourd'hui est prélude à un autre temps, un temps qui sera, lui, prélude à ma capture ; mais je veux marcher encore un peu... Déjà un an que je suis dehors ! »⁷⁰

« Avec l'avis de recherche contre moi, le risque est toujours le même, que je tapine, que je vole ou que je fasse simplement du lèche-carreau ; n'importe où que je me pointe, n'importe quoi que je fasse, je suis en faute. Parce que je suis là, au lieu d'être en taule. La taule, c'est mon droit chemin ».⁷¹

Le couperet tombe après quelques jours de vadrouille avec Julien. Rentrée à Paris, Anik se fait arrêter en sortant de sa chambre d'hôtel. La transition se fait sans heurts, sans drame, sans récriminations. La probabilité d'un retour en prison était présente dans l'esprit d'Anik dès son évasion, elle se produit maintenant, tout commentaire serait superflu. Comme dans tout le roman, Sarrazin utilise un langage sobre, pudique, retenu. Il lui importe surtout d'éviter toute lamentation et tout apitoiement. Anik n'est la victime de qui que ce soit, elle est le sujet de ses actes, même si certaines circonstances lui sont imposées par autrui. Dans ce cas, elle se les approprie, les transforme, en fait une expression de sa propre volonté. Si elle a été arrêtée, c'est qu'elle a manqué de prudence. Cela dit, la « taule » fait partie du chemin qu'elle a choisi et s'intègre dans son mode de vie : elle attendait Julien dehors, elle l'attendra en prison, quitte à essayer une nouvelle évasion si l'attente s'avère trop longue.

De son deuxième séjour derrière les barreaux – en préventive tout d'abord, au pénitencier ensuite - il est question dans le deuxième roman d'Albertine Sarrazin, « La cavale » : une description intelligente, saisissante, du quotidien de la prison, de ses habitants, de la balance des sentiments entre confiance et désespoir. Le thème central est le contrôle, qu'Anik essaie de garder, par tous les moyens, sur une vie imposée par autrui. Si elle rêve de cavale (d'où le titre de ce roman), ce n'est pas uniquement pour recouvrer la liberté et se retrouver avec Julien, mais aussi et surtout pour pouvoir déterminer elle-même le moment de sa sortie. C'est également un jeu, un sujet de conversation utilisé par Anik pour

⁷⁰ L'astragale, p. 132

⁷¹ L'astragale, p. 145

s'affirmer vis-à-vis de ses camarades, des plans d'évasion construits minutieusement et aussitôt défaits, une fiction qui meuble le temps. Dans l'économie du roman, la cavale – réelle ou imaginaire – agit comme un levier qui bouscule toute idée préconçue sur l'emprisonnement et la liberté. Sarrazin a perdu toute confiance dans les mots qui étiquettent des personnes et des situations. Sous sa plume, les différences s'estompent parfois et parfois se multiplient. Il n'y a pas de « prison », mais des « prisons », dont la signification et le contenu varient dans le temps et dans l'espace. Il n'y a pas non plus quelque chose qui s'appelle « liberté », mais des « libertés ». Le dedans et le dehors se fondent, selon le regard que l'on pose sur ces deux réalités, l'une nourrissant le désir ou l'appréhension de l'autre.

Il n'est donc pas étonnant que les images de la prison véhiculées dans ce roman présentent une multitude de facettes. Paradis et enfer à la fois, l'enfermement suscite aussi bien de l'agacement et de la colère que de la nostalgie et de l'attendrissement. Par des mots soigneusement choisis et une pointe d'humour toujours présente, Sarrazin n'escamote pas la réalité de la prison, elle se l'approprie dans sa matérialité et dans son absurdité. Ceci ne l'empêche pas pour autant de goûter aux plaisirs qu'elle offre à ceux qui savent les reconnaître :

„Nulle part mieux qu'entre ces murs, quatre murs et un plafond de ciel, je n'aurai goûté aux lèvres du vent la senteur brisée des tilleuls ; en cette citerne d'oubli où nous gisons...”⁷²

Le message est on ne peut plus clair. Si la „senteur brisée des tilleuls“ n'efface pas la „citerne d'oubli“ qu'est la prison, l'inverse est tout aussi vrai : l'enfermement donne accès à des sensations que les bruits du dehors effacent. Mais la prison reste la prison, avec tout ce que cette « grosse mégère »⁷³, cette « taule de merde »⁷⁴, « ces quatre murs pourris », ont de détestable et de dégradant. C'est paradoxalement ce constat qui permet à Anik de dépasser la colère et les imprécations, en ouvrant la porte aux infimes espaces de liberté offerts par l'enfermement :

„Je ne suis pas ici pour faire ce qui me fait plaisir. Je n'ai rien de ce que j'aime, il faudra bien que j'aime ce qu'on m'a laissé”⁷⁵

Anik ne s'adapte pas à la prison, elle fait tout simplement abstraction des cadres institutionnels dans lesquels sa vie a lieu. Il faut bien vivre, dit-elle, « même cette vie-là ». Les moments „magiques“ dont elle parle ont pour effet de rendre le dedans et le dehors interchangeable :

„On a tellement fait les folles, on a tant mangé et brailé, que, pendant vingt-quatre heures, j'ai complètement oublié le dehors. Ou plutôt, j'ai tant fait dehors à la godille que j'ai oublié la prison”⁷⁶

⁷² La cavale, p. 83

⁷³ La cavale, p. 87

⁷⁴ La cavale, p. 122

⁷⁵ La cavale, p. 170

⁷⁶ La cavale, p. 178

*„L’escalpe est douce, et cette nuit qui, doucement, envahit la fenêtre: et même (madame) Chef... à ma petite gorge encrassée, son kawwa est doux aussi. Dommage qu’il faille quitter tout ça“.*⁷⁷

Une telle attitude n’est toutefois pas sans danger, Sarrazin est assez clairvoyante pour s’en apercevoir. Trop de sucre gâche le plaisir, une prison qui met la sourdine au désir du dehors cache le piège de la dépendance. Anik n’accepte la gentillesse réglementaire de la surveillante qu’en grinçant des dents, elle ne sait qu’en faire de ces manières mielleuses et les interprète comme une sonnette d’alarme. En faisant écho aux propos de Jean Genet,⁷⁸ elle se surprend à regretter la dureté des prisons d’antan :

*„Au lieu de punir, les prisons modernes amollissent ; là où il eût fallu des verges, on a apporté des confort ; on a bouclé les gens, au lieu de les dérouiller un bon coup et de les laisser libres ensuite, libres d’en crever ou d’en guérir. La méthode douce, au début, fouette le sang... Puis, on s’habitue à cette douceur, on ne limite plus ses exigences... J’aurais aimé, je crois, les taules d’autrefois, détenus contre geôliers, sabots et cagoules, rigueur et merde : tout ce à quoi il était impossible de s’habituer, de se soumettre, à moins d’être né dans un cachot. Maintenant, en taule, on tue la vie dure“.*⁷⁹

Pour ne pas tomber dans le piège, Anik se rend elle-même la vie difficile : elle ne mange que peu de chose, dort encore moins, s’épuise à l’écriture, réduit à un minimum les contacts avec ses „petites sœurs taulardes“. Mais la lutte est loin d’être gagnée. Tout en étant aux aguets, les mollesses de l’enfermement prennent parfois le dessus, sa volonté de résistance faiblit, elle se laisse aller, se ressaisit, de peur de se laisser prendre par la routine que la prison lui impose :

*„Quel est-il, ce nouveau démon qui tout ensemble m’enrage et m’engourdit, qui me bouffe sournoisement le cœur ? [...] Je vis les dents serrées, je n’abandonne pas la défensive, et pourtant, sans cesse, j’ai envie de capituler et de me laisser rouler vers une confiance inerte “.*⁸⁰

„En somme, je deviens tout à fait cave. Un engourdissement tiède m’accommode le mental, je mijote et je me sens mollir, comme un petit plat fade qui jusqu’ici se serait refusé à cuire“.

„Pour l’instant j’hiberne, encoconnée dans la bienveillance et la loyauté“.

„Je rêve, les séjours dans l’absence se multiplient ; j’y prends goût, ça m’est presque égal d’être ici... J’édifie à ma peine d’ingénieuses déviations, de rigoureux barrages“.

*„Je ne commence rien, je n’agrippe rien : je veux rester en moi et garder ce Moi éloigné d’ici, où rien ni personne ne l’intercepterait comme je le souhaite“.*⁸¹

⁷⁷ La cavale, p. 181

⁷⁸ “Les prisons perdent leur éclatante dureté à mesure que les macs s’embourgeoisent et que les gens honnêtes fréquentent les prisons”, Jean Genet, Le miracle de la rose, Oeuvres complètes, 2e vol., Paris, Gallimard, 1951, p. 319.

⁷⁹ La cavale, p. 483

⁸⁰ La cavale, p. 190

Mais Anik n'est pas dépourvue de ressources et ne rend pas les armes. « *Patiente, mais prête à bondir*»,⁸² elle entretient sa colère, se rebiffe contre le calme trompeur qui l'envahit, reste fidèle à ses « *douloureux penchants* ». ⁸³ Il y a aussi l'écriture, qu'elle poursuit inlassablement, convaincue de pouvoir trouver, grâce à elle, un avenir inscrit ni dans la logique de la prison, ni dans celle de la conformité bourgeoise. Mais c'est surtout l'idée de l'évasion avec Julien, incarcéré dans la même prison, qui donne à Anik la force de se débarrasser de la torpeur oisive qui l'envahit. La penser, la préparer, l'anticiper, convaincre son partenaire de la nécessité de sa « cavale secrète » : par le biais de ce projet et indépendamment des chances de réussite, Anik redevient elle-même :

„C'est trop de manoeuvres, de démarches, de résolutions sans attrait et de pénible espérance. Penser à la liberté comme à une douceur prochaine, qu'un seul sur-effort peut apporter instantanément, est beaucoup plus stimulant. Une date de libération est obsédante ; la cavale, non. La cavale est pour cette nuit, ou pour une autre, ou pour le mois ou l'année prochaine ; elle s'implante, aussi floue, en image de fond, laissant le reste de la tête dégagé et alerte; elle est discrète comme une amie assise en silence près de vous“. ⁸⁴

Une cavale vers où, vers quelle vie ? En fait, c'est l'acte lui-même qui compte, plus que le but vers lequel il aspire. La cavale assume dans le langage de Sarrazin la même signification que les cambriolages : il s'agit d'un défi, du plaisir inhérent à l'accomplissement de soi, à une action voulue, au bris d'une contrainte :

«Une cavale pleine de déraison et d'humour, une cavale qu'on fera comme ça, pour rien, gratuitement, simplement pour leur faire comprendre qu'on n'avait que faire de leurs bontés». ⁸⁵

La clandestinité, la liberté : qu'importe ? De toute façon, les alternatives au bout de la prison, à savoir la réinsertion sociale ou la poursuite d'un mode de vie en dehors de la loi, impliquent l'une et l'autre le retour derrière les barreaux. Bien que « lasse des gaietés de la prison »,⁸⁶ Anik se refuse de considérer le travail salarié comme quelque chose de particulièrement attirant. Elle ne travaillera jamais, dit-elle, tant qu'il y aura la possibilité de renfermer les doigts sur un butin. La liberté que la société lui offre, pour autant qu'elle n'en profite pas, elle ne sait pas quoi en faire. Un regard jeté sur la foule lors du transfert au tribunal la confirme dans son opinion que cette liberté-là n'est qu'un leurre :

„Les flâneurs de la gare se retournent sur notre passage: je les fixe, au-dessus des yeux, jusqu'à ce qu'ils les baissent. Bande de caves! Et dire qu'on se donne tant de mal pour réintégrer cette masse imbécile, au lieu de se tenir peinard dans sa prison, le plus longtemps possible... La liberté, c'est bien le pire des vices“. ⁸⁷

⁸¹ La cavale, p. 211

⁸² La cavale, p. 382

⁸³ La cavale, p. 501

⁸⁴ La cavale, p. 387

⁸⁵ La cavale, p. 418

⁸⁶ La cavale, p. 383

⁸⁷ La cavale, p. 347

Il existe, bien entendu, une autre liberté, la vraie, synonyme de vie et d'authenticité, malgré le prix qu'il faut payer. Pour Anik, la seule option consiste à renouer avec une logique de l'alternance, dans laquelle la prison donne un sens à la vie dehors et vice-versa, à penser la « cavale » en fonction des jeux interdits auxquels elle donne accès. Plaisirs éphémères, furtifs, fragiles, mais des plaisirs quand même, que Sarrazin se plaît à mettre sous le nez des bourgeois :

„Il y a plus de joie dans notre peine que dans votre joie, n'ayez pas peur, messieurs. Et s'il nous plaît, à nous, d'aimer, nous sucrer et nous soûler en riant, puis souffrir et attendre et à nouveau rire et jouir ?”⁸⁸

C'est dire à quel point la peine privative de liberté passe à côté des objectifs que le législateur lui a donnés, tout au moins chez les détenus qui, comme Albertine Sarrazin, se refusent à la société au nom de la vie. Au lieu de dissuader, elle alimente la volonté de déviance. Au lieu de resocialiser, elle désocialise. Loin de nourrir le repentir et le sentiment de culpabilité, la peine est réduite à un accident comptable dans la balance entre plaisir et souffrance. Pour Sarrazin la prison est à la fois un passage, vite oublié, entre deux tranches de vie, et le prélude à d'autres incarcérations :

„La peine nous roule et nous érode en une marée sans fin, et ces années – si consistantes pourtant, faut se les goinfrer – se liquéfient et s'évaporent à mesure : même la mémoire n'en retiendra rien. Nous oublions très vite la cabane, pourquoi ? Parce que je n'ai jamais réalisé mes prisons : je n'y ai vu que des passages, des prétextes à faire des choses sans rapport avec elles et le but qu'on leur assigne ; en ces lieux de pénitence, j'ai rigolé, si j'ai eu mal ce ne fut jamais à la conscience... Je n'ai jamais pensé non plus que tous ces jours m'acheminaient vers ma sortie : je suis toujours sortie de taule avec une sensation d'inachevé; peut-être parce que la libération m'acheminait déjà vers la capture; mais surtout parce que, le principe d'expiation étant pour moi sans valeur, il me semble que je dois continuer à payer tant que je ne l'aurai pas admis”⁸⁹.

La boucle est bouclée, mais le mécanisme qui l'alimente n'est pas nécessairement inhérent à l'institution pénitentiaire. Ce que Sarrazin affirme dans ce passage incite le lecteur à replacer l'acteur au centre de ce cercle vicieux. Il n'est pas question de la prison en général, mais de « ses prisons » à elle, c'est elle-même, par sa perception de la prison, qui entretient la logique de l'alternance. Et c'est toujours elle qui détient les clés pour la briser, bien que cette clé, pour le moment, n'aille pas au-delà d'un vague sentiment d'inachevé. Certes, la prison inculque chez les détenus un sentiment de culpabilité, mais il s'agit d'une culpabilité diffuse, ubiquitaire, non rattachée à des actes déterminés et à des individus déterminés. Mais si, comme le dit Sarrazin, la culpabilité est partout, ça veut dire qu'elle n'est nulle part. On n'est pas en prison parce que coupable, on est coupable parce qu'on est en prison :

⁸⁸ La cavale, p. 323

⁸⁹ La cavale, p. 403

« En taule, même si l'on débarque avec le casier et l'âme candides, le sentiment de culpabilité a tôt-fait de vous noircir. On respire la culpabilité à pleins poumons, il en dégouline des murs, il en reste dans tous les recoins ; comme la crasse, la culpabilité s'est accumulée là depuis des générations : comment ne pas être coupables ici ? C'est de l'indécence de se dire innocentes chez les taulardes".⁹⁰

Anik ne regrette pas, elle assume ce qu'elle a fait jusqu'à entretenir ses „douloureux penchants“. Elle est et se veut une voleuse, l'autre statut qui définit son identité étant celui d'écrivain. Son premier statut a été officiellement reconnu, le deuxième ne l'a pas encore été. Le goût d'inachevé ressenti par Anik à la libération relève peut-être du sentiment qu'il lui reste un pas à franchir pour être elle-même et pour atteindre ce « no man's land » social entre l'abrutissement de la prison et celui du travail qu'est le métier d'écrivain. De ce cheminement il est question dans le troisième et dernier roman d'Albertine Sarrazin, « La traversière ».

En 1963, après sa libération, Albertine s'établit tout d'abord à Troyes, où elle travaille dans un Monoprix, à Alès ensuite, ce qui lui permet de visiter régulièrement son mari, incarcéré dans un pénitencier de la région. Pigiste dans un journal local, elle se fait prendre les mains dans le sac lors d'un vol à l'étalage, ce qui lui vaut une condamnation à quatre mois de prison. Ce sera son dernier séjour derrière les barreaux. À la sortie de Lucien, le couple s'installe avec un ami dans une vieille maison dans les Cévennes, où Albertine met le point final à « La cavale », roman qui sera accepté quelques mois après par l'éditeur Jean-Jacques Pauvert : un happy end qui en cache d'autres, plus dramatiques, également probables, présents tout au long de la narration. « Traversière » Sarrazin elle l'est, dans la mesure où elle passe à travers les embûches d'une liberté qu'on lui a jetée 'comme l'os au chien »⁹¹ pour aller chercher la sienne. « Ex-taularde » elle devient « auteur ». Et si le succès est au bout de sa quête, il aurait pu en être autrement.

La sortie se présente tout d'abord comme le passage d'une prison à l'autre et Sarrazin multiplie dans son récit les parallèles entre dedans et dehors, entre la cellule qu'elle vient de quitter et la vie en société. Il est vrai que les premiers pas d'Albertine à l'extérieur des murs, prolongement bureaucratique de la captivité, n'ont rien d'enthousiasmant : un foyer qui reproduit les contraintes de la prison (*„un antre de gâtisme et de difformité“, „ de la prison améliorée “*, « un garde-meuble humain »)⁹², des chambres dépourvues de tout confort (*„Il est beau mon palace ! En prison, au moins, on est chauffé !“*)⁹³, le couvent où sa mère a trouvé refuge. Partout des portes fermées :

⁹⁰ La cavale, p. 148

⁹¹ La traversière, p. 24

⁹² La traversière, p. 83-84

⁹³ La traversière, p. 189

„Je suis toujours surprise par la quantité de ferraille muselant les portes, que ce soient les couvents, les communautés, les prisons, les pensions : que leur a donc fait la liberté, à tous ces maniaques du verrou ?“⁹⁴

Le travail au Prisunic, une chaîne de magasins populaires, ne lui offre que des échos de la prison : travail monotone et dépourvu d'intérêt, collègues curieuses et pas très différentes des « petites sœurs taulardes », rapports hiérarchiques, exploitation. Elle a beau compléter l'ordinaire par des épicerie qui ne passent pas par la caisse : le quotidien d'Albertine n'est que grisaille et solitude, que le fréquent recours à la bouteille ne fait qu'accentuer :

„Il me semble que je prends goût à la gobette, pas pour me stimuler, pas pour me caloriser, pas pour le bonheur ni l'oubli: tout simplement pour dormir, pour franchir endormie les jours et les nuits... pour éteindre le soleil qui me nargue... Je n'écris plus rien en ce moment, je ne peux plus. Il manque quelque chose, un déclic, une nouvelle catastrophe peut-être, un état d'urgence comme celui là-bas (en prison), la rage qui me poussait...“⁹⁵

Entendons-nous bien : Sarrazin ne se plaint à aucun moment de la situation qui est la sienne à la sortie du pénitencier. Elle assume, elle décrit, elle constate. Ce temps de grisaille représente pour elle un temps d'attente: elle est dans une nouvelle prison, en attendant que Lucien quitte la sienne et qu'ils puissent ensemble goûter à la vraie vie. Et si elle fustige en passant les effets stigmatisants de la peine privative de liberté, à aucun moment elle ne se pose en victime, ceci d'autant plus que la prison l'a rendue imperméable à tout ce qui peut lui arriver :

„Vous ne savez pas le sceau véritable, le sceau indélébile et secret que la prison a fait en moi, ce recul, cette indifférence supérieure d'où je considère les gens et les choses, ce calme. N'importe quel bonheur ou malheur ne pourra bien longtemps m'atteindre, désormais : ce sera gangue supplémentaire autour du noyau de mes certitudes. J'ai l'orgueil absolu de moi-même et de mes actes, quels qu'ils soient“⁹⁶

Qu'importe si la société lui met des bâtons dans les roues, que « le rideau de fer du casier judiciaire »⁹⁷ lui barre les portes de l'intégration sociale : la liberté ne consiste pas à faire le « bouche-trou » chez Prisunic ou à rédiger quelques articles insipides dans le journal du coin pour une bouchée de pain. L'orgueil que Sarrazin traîne avec elle depuis son adolescence et que la prison a renforcé ne saurait se nourrir de conformité. Le véritable enjeu, ce n'est pas la liberté formelle, mais ce qu'elle pourra en faire :

⁹⁴ La traversière, p. 81

⁹⁵ La traversière, p. 117

⁹⁶ La traversière, p. 171

⁹⁷ La traversière, p. 252

*„Ces libertés informes ne me tentent plus... Je guette, immobile, l'heure où la liberté passera devant moi, une liberté pas n'importe laquelle, une silhouette nette et sûre... Je veux marcher avec patience, avec certitude, vers la liberté définitive».*⁹⁸

L'écriture, bien entendu, mais pas n'importe laquelle. Voler, mais pas n'importe quoi. Tout au long de cette période d'attente, Albertine fait la corde raide entre ces deux pôles, en penchant une fois d'un côté, une fois de l'autre, sans trop de conviction. Écrire, oui, bien que la vie qu'elle mène soit avare de contenu et étouffe la verve de son Bic. Voler, elle ne s'en prive pas, et pourtant le cœur n'y est pas. Comme Friedrich Glauser, elle attend une catastrophe, une chute, un événement quelconque qui ferait pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Et la catastrophe est au rendez-vous, sous la forme de quatre mois de prison supplémentaires pour vol à l'étalage, que Sarrazin accueille avec un certain soulagement :

*„ Je me sens dégagée d'un grand poids, aussi légère que certains matins de l'été dernier... les oiseaux noirs s'envolent de mon crâne, d'un tire d'aile moqueur: mission accomplie... Au fond, ça m'arrange de retourner en taule”.*⁹⁹

Plus qu'une catastrophe, ce nouveau (et dernier) séjour en prison représente un tournant dans la vie d'Albertine Sarrazin. Elle a besoin de la prison pour écrire, il lui faut le dépouillement d'une cellule, un temps rythmé par la répétition des gestes et par les rituels de l'enfermement, les stimulations d'une vie dépouillée de tout élément superflu. Ces quatre mois, pendant lesquels elle « *fait une cure d'écriture, de jouvence et de haricots rouges*” déclenchent un processus irréversible qui amène Sarrazin à prendre conscience de l'importance de la prison comme surface de projection et source de créativité et l'importance de l'écriture pour faire l'économie de la prison :

*„C'est vrai que mon livre ne sera pas un grand roman de haine : de ma prison qui en est à la fois décor, sourcier et auteur je ne veux rien haïr, renier ni oublier sous peine de disparaître moi-même, je ne suis rien sans elle. La prison m'a enseigné le poids d'une seconde, la qualité d'un soupir, la force d'un sourire : je serai son truchement, je serai son nègre”.*¹⁰⁰

La partie n'est toutefois pas encore gagnée, dans la mesure où Sarrazin conçoit l'écriture non seulement comme une activité dans laquelle elle se réalise, mais aussi comme un projet de vie. Réaliste dans ses rêves, elle veut la reconnaissance de son œuvre et non la vie obscure d'un auteur méconnu du public. Il faut que son roman soit publié, mais pas par n'importe quel éditeur. Que ce soit dans le vol ou dans l'écriture, Sarrazin voit grand : il faut que ça rapporte assez pour ne pas tomber dans les pièges que la société lui tend. Mais en attendant, les deux chantiers restent ouverts, avec les aléas que cela comporte. Les quatre mois de prison derrière elle, Albertine reproduit, à quelques détails près, les conditions de détention : avec Lucien, sorti entre-temps de prison, et Marcel, un ancien amant revenu

⁹⁸ La traversière, p. 29-30

⁹⁹ La traversière, p. 219

¹⁰⁰ La traversière, p. 232

d’Afrique, elle partage une vieille baraque perdue dans les Cévennes, sans chauffage, sans aucun confort, pour pouvoir mettre le point final à son premier roman. D’autre part, elle incite Lucien à se remettre sur le chemin des cambriolages, question de retaper la maison et de ne pas être trop dépendante de la générosité de Marcel :

„L’honnêteté, c’est comme les vacances, il faut bien en revenir un jour...”¹⁰¹

Une fois le manuscrit envoyé, commence l’attente, que Sarrazin supporte mal. Faute des droits d’auteurs, il faut bien vivre de quelque chose :

« Ma plume à moi, ma plume lyrique taillée dans un barreau se décourage, ma plume argotique, ma pince de cambrioleur s’émoustillent, si je ne vis pas de celle-là je vivrai de celle-ci ».¹⁰²

Mais Lucien a perdu la main, il ne ramène que des broutilles et prend des risques pour presque rien. La fascination et l’éblouissement du « casse » font place au désenchantement. Le cœur n’y est plus, le vol devient un travail :

« Lou rentre du casse comme il rentrait de l’usine, ça appelle aussi peu de commentaires, aussi peu d’enthousiasme... et les quelques kopecks qu’il s’esquinte à voler passent à ça, le marché, la bouffe... ».¹⁰³

Et si le „seuil de la sagesse“ est dépassé, faute de mieux, il semble s’installer sournoisement dans l’esprit de l’une et de l’autre. Les années de prison refont surface et pèsent de tout leur poids, la peur de devoir y retourner se fraie un chemin :

«... on tient compte de la rouille, de la taxe à payer chaque fois un peu plus lourde, on devient vieux, possessif; ce n’est pas qu’on hésite à relancer les dés, non, mais on ne supporte plus l’idée de perdre la partie».¹⁰⁴

Les dés, elle n’aura plus besoin de les jeter. La partie est gagnée : le manuscrit de « La cavale » accepté et publié, Sarrazin devient la coqueluche du Tout Paris. Malheureusement, les dés sont truqués, et la mort se charge de ramasser la mise quelques mois après.

¹⁰¹ La traversière, p. 252

¹⁰² La traversière, p. 275-276

¹⁰³ La traversière, p. 294-295

¹⁰⁴ La traversière, p. 286

Textes déjà parus :

Bulletin n° 8 :

[Prisonniers politiques : Ernst Toller \(1893-1939\) et Antonio Gramsci \(1891-1937\)](#)

Bulletin n°7 :

[Prison et littérature : « Deux histoires de récidive : Hans Fallada \(1893-1947\) et Alfred Döblin \(1878-1957\) »](#)

Bulletin n° 6 :

[La prison romantique : Silvio Pellico \(1789-1854\), Stendhal \(1783-1842\)](#)

Bulletin n° 5 :

[La prison de Fédor Dostoïevski, une porte ouverte sur la connaissance](#)

Bulletin n° 4 :

[La société est une prison : Charles Dickens \(1812-1870\) et Léon Tolstoï \(1828-1910\)](#)

Bulletin n° 3 :

[La révolte: Jack Henry Abbott \(1944-2002\) et George Jackson \(1941-1971\)](#)

[Chester Himes \(1909–1984\) La prison dans la littérature américaine](#)

Bulletin n° 2 :

[Jack London \(1876-1916\)](#)